



Aide à la prédication
Dimanche 16 août 2020
Romains 11, 25-32

Bettina Cottin
Saint-Matthieu-Strasbourg

Quand le manque annonce la plénitude

Les chapitres 9 à 11 de l'épître aux Romains sont d'emblée placés sous le signe du manque que ressent l'apôtre Paul (9, 2-5) :

« J'ai une grande tristesse et un tourment continuels dans le cœur. Car je souhaiterais être moi-même anathème, séparé du Christ, pour mes frères, les gens de ma parenté selon la chair, eux qui sont les Israélites, à qui appartiennent l'adoption filiale, la gloire, les alliances, la loi, le culte, les promesses, les pères, et de qui est issu, selon la chair, le Christ, qui est au-dessus de tout, Dieu béni pour toujours ! Amen ! »

Le fait que la plus grande part d'Israël n'ait pas accueilli l'Évangile ouvre un espace de manque, que seule l'action eschatologique de Dieu pourra combler. Dans notre passage, en effet, le « plein » des nations et le « tout » d'Israël se font enfin face (vv 25-26) en une correspondance établie par la grâce de Dieu. La doxologie finale de ces trois chapitres – qu'il faut intégrer à la lecture ! – fait écho à l'expression tourmentée du début (11, 33-36) :

*« Ô profondeur de la richesse, de la sagesse et de la connaissance de Dieu !
Que ses jugements sont insondables et ses voies incompréhensibles !
En effet, qui a connu la pensée du Seigneur ? Qui a été son conseiller ?
Qui lui a donné le premier, pour devoir être payé de retour ?
Tout est de lui, par lui et pour lui. A lui la gloire pour toujours ! Amen ! »*

Le sens du mystère

Il s'agit pourtant bien de comprendre le sens du « mystère » (11,25) de l'histoire du salut, pour que la communauté chrétienne, composée de judéo-chrétiens et de pagano-chrétiens, puisse vivre dans l'unité et la confiance. La mention du « mystère », dans les épîtres pauliniennes et deutéro-pauliniennes, se réfère toujours au projet de Dieu, révélé à la fin des temps – cette fin ayant été inaugurée par la venue du Christ, sa croix et sa résurrection.

Le projet de Dieu est d'intégrer les nations à son peuple élu, Israël. Ce projet, décidé depuis les origines, est resté caché pendant la plus grande partie de l'histoire et a été révélé maintenant. Cf. la doxologie finale de l'épître aux Romains en 16, 25-27 ; le développement à propos de la sagesse de Dieu liée à la croix (folie aux yeux des hommes), 1 Corinthiens 2, 7-8 ; l'annonce de la résurrection finale 1 Corinthiens 15, 51 ; ainsi que les beaux passages Éphésiens 1, 9s ; Colossiens 1, 26s ; 2, 2s.

La catégorie du mystère est importante pour que l'homme reconnaisse bien qu'il ne peut pas se mettre à la place de Dieu, et pour qu'il reconnaisse que le salut vient de la grâce de Dieu, non de ses propres mérites, grand thème de l'épître aux Romains. La formulation paradoxale de 11,25 – « *Car je ne veux pas, mes frères, que vous ignoriez ce mystère, afin que vous ne vous croyiez pas trop avisés...* » – signale bien la différence entre l'intelligence nécessaire pour croire et pour vivre – et l'arrogance qui croit savoir mieux que les autres, voire mieux que Dieu.

Dans la vie de la communauté chrétienne, il en va de la juste compréhension de la place de chacun dans l'histoire du salut : le peuple d'Israël, les judéo-chrétiens, les pagano-chrétiens. C'est peu de dire que la théologie chrétienne n'a pas su donner suite à la réflexion de l'apôtre Paul, au point que, à partir du II^{ème} siècle, l'Église chrétienne a pu se désigner elle-même comme « nouvel Israël », entendant qu'elle remplaçait l'Israël d'origine. Cette théologie de la substitution a grandement contribué à la préparation de la persécution des juifs d'Europe, dont le point culminant sera la Shoah du XX^{ème} siècle. Or, la théologie de Paul aurait dû justement prévenir de tels égarements mortifères.

Les prémices

Pour comprendre le concept de Paul, il est nécessaire de remonter en amont de notre passage. Dans les chapitres 9 et 10, Paul développe le thème de la liberté et souveraineté de Dieu, qui correspond au rôle central de la grâce pour notre salut (conception développée dans les chapitres 1 à 4 de l'épître), et s'interroge au sujet de la résistance de la majorité d'Israël par rapport à l'Évangile. Au

chapitre 11, il affirme que Dieu n'a pas rejeté son peuple, « *car les dons et l'appel de Dieu sont irrévocables* » (11,29).

Mais le signe du salut est bien plus concret : ce sont ceux d'Israël qui ont cru en Jésus-Christ, les judéo-chrétiens, dont Paul lui-même (9,3 ; 9,24). Ceux-là sont comparés aux « prémices » mentionnés dans la Loi, c'est-à-dire les premiers fruits des récoltes, offerts à Dieu et destinés à faire vivre les Lévites et prêtres.

L'offrande des prémices est aussi liée au don de la terre par Dieu et à la confession de foi : Dt 26,2ss. Les prémices augurent de ce que sera la récolte entière, et par extension : la vie entière. 1 Corinthiens 15,20 décrit le Christ ressuscité comme « prémices de ceux qui se sont endormis », c'est-à-dire comme garant de la résurrection des croyants. Dans cette même logique, Paul peut écrire en 11,16 : « *Or si les prémices sont saintes, toute la pâte l'est aussi ; et si la racine est sainte, les branches le sont aussi.* » Les judéo-chrétiens sont le signe avant-coureur du salut de tout Israël.

La désobéissance des uns est salutaire aux autres

La performance de la théologie de Paul consiste en ce qu'elle arrive à sortir d'une confrontation statique entre chrétiens et juifs et à aller résolument vers une interprétation sur le plan de l'histoire du salut. Dans ce sens, le refus majoritaire d'Israël a ouvert une parenthèse, une brèche salutaire dans laquelle les païens se sont engouffrés. (Les *Actes des Apôtres* mettent cette dynamique en récit, p.ex. en 13, 13-52.)

Le temps de la fermeture de la part d'Israël est donc un temps – limité – d'ouverture pour les autres, permettant à Dieu de rassembler la plénitude des païens, avant de conclure le temps par l'accueil dans l'Évangile de tout Israël. Le malheur des uns fait le bonheur des autres – logiquement, Paul revient aussi à la notion de jalousie (11,11), en tant qu'incitation à chercher le salut.

La confrontation est ainsi placée sur une ligne de temps, où la désobéissance d'Israël – le salut des païens – la désobéissance des païens – le salut de tout Israël, sont répartis en une savante succession selon la grâce. Cette ligne de temps est d'imprégnation apocalyptique – Paul attend bien le retour du Christ pour très bientôt. Au plan théologique, aussi bien le mal que le bien servent le dessein de Dieu et son objet d'émerveillement (11,15) : « Car si leur mise à l'écart a été la réconciliation du monde, que sera leur réintégration, sinon une vie d'entre les morts ? »

On ne peut se glorifier que de la grâce de Dieu

Notre passage ne clôt pas seulement l'ensemble des chapitres 9 à 11, mais il est aussi une reprise du développement de Romains 1 à 3, dans ce verset (11,32) : « *Car Dieu a enfermé tous les humains dans leur refus d'obéir, pour avoir compassion de tous.* » Paul intègre aussi le motif théologique de l'élection d'Israël selon la seule grâce de Dieu telle qu'elle est exposée dans le Deutéronome (7,7s) : « *Si le SEIGNEUR s'est attaché à vous et s'il vous a choisis, ce n'est pas que vous soyez le plus nombreux de tous les peuples, car vous êtes le moindre de tous les peuples. Mais si le SEIGNEUR, d'une main forte, vous a fait sortir et vous a rachetés de la maison de servitude, de la main du Pharaon, roi d'Égypte, c'est que le SEIGNEUR vous aime et tient le serment fait à vos pères.* »

La doxologie finale redit cet émerveillement de la grâce en revenant vers le principe selon lequel l'intelligence humaine ne peut saisir celle de Dieu, en faisant référence à Job (41,3) : « *Qui m'a fait une avance qu'il me faille rembourser ? Tout ce qui est sous les cieux est à moi !* » ou encore à Deutéro-Ésaïe (40,13s) : « *Qui a fixé une mesure au souffle du SEIGNEUR, qui lui donne des conseils ? Avec qui a-t-il tenu conseil, pour mieux comprendre quelque chose ? Qui lui a appris le sentier de l'équité ? Qui lui a appris la connaissance ? Qui lui a fait connaître le chemin de l'intelligence ?* »

C'est l'expression de la théologie de la grâce, qui surpasse toute intelligence humaine – et qui en même temps nous appelle à bien comprendre la grâce pour rendre justice à Dieu – et à nos frères et sœurs dans la foi, d'une origine différente de la nôtre.

Vers la prédication

Les mystères de l'histoire du salut posent une vraie difficulté à la prédication, car on risque de tomber vite dans le travers de vouloir expliquer l'inexplicable et le contingent dans l'histoire humaine. Le concept de l'histoire du salut est un concept théologique, entièrement dépendant, dans le Nouveau Testament, de l'événement et de la signification de la résurrection de Jésus Christ. C'est une dynamique qui veut nous entraîner à la vie chrétienne. Ce n'est pas une théorie d'historien.

Il est tout aussi périlleux de parler *sur* Israël, de parler *à la place* du judaïsme. Paul était juif et parlait à travers sa propre biographie spirituelle. Notre lieu est autre. Le mouvement des juifs messianiques ne peut pas non plus servir d'emblée de support pour la prédication, sauf si vous le connaissez personnellement très bien.

L'abus théologique des chrétiens des siècles passés vis-à-vis du judaïsme ne doit pas être passé sous silence. Notre texte nous appelle au respect absolu vis-à-vis de l'autre – l'appel de Dieu envers Israël est irrévocable. De ce respect peuvent naître le dialogue, et l'émerveillement commun de la parole de Dieu. Le Nouveau

Testament tout entier est tissé de résonances du Premier Testament, comme on le voit dans notre passage.

La dynamique de la grâce de Dieu, qui se sert de la désobéissance des uns pour faire le salut des autres, pourrait éventuellement affûter notre regard pour le progrès ou le recul du christianisme d'un continent à l'autre – là encore, il faut être bien documenté dans le détail concret pour en parler.

Ce qui me semble être le plus intéressant pour le chemin vers la prédication, ce sont les *limites* définies par le texte : limite à l'arrogance et à la dévalorisation des frères dans la foi, limite à la prétention de tout connaître et de savoir mieux que Dieu, limite à la tentation d'une Église pagano-chrétienne de se substituer à Israël, limite à la tentation de l'anti-judaïsme, limite à l'auto-justification, limite à l'idée de maîtriser l'histoire, limite à vouloir justifier la souffrance par une théorie de l'histoire ...

La pandémie du Coronavirus nous a « gratifiés » par beaucoup de dépassements de ces limites cognitives : théories du complot en une tentative désespérée de donner du sens aux dépens des autres, comportements politiques à hauts risques, prétentions à l'omniscience dans le secteur médical, et surtout, difficulté à tenir compte chacun de son prochain, à penser la protection de son prochain. Inversement, les comportements reçus comme positifs sont tous apparentés à l'éthique chrétienne, qui ne détient donc pas un monopole. Cela nous invite à l'humilité – et à la liberté fraternelle !